RETRO NEWS

LA PATRIE

ORGANE DE LA DEFENSE NATIONALE

Quatre-vingt-quatrième Année. — Mardi 8 Septembre 1925

REDACTION ET ADMINISTRATION : 144, RUE MONTMARTRE, PARIS (2e). — Téléphone : Gutenberg 1-69 ; 2-80 ; 1-71

LES IDÉES ET LES LETTRES

Ce bon Thomas

Ce mois d'août à peine révolu ramenait un tricentenaire qui fut absolument négligé, celui de Thomas Corneille. L'auteur d'*Ariane* naquit à Rouen le 20 août 1625 dans une maison de la rue de la Pie, contigüe à celle où, dix-neuf ans plus tôt, était né le grand Corneille. La date est par elle-même assez mémorable ; cependant elle n'a été commémorée en aucune façon. La Comédie-Française n'a pas même tenté une reprise.

Il a cependant tenu une place énorme dans la production dramatique de son temps, ce frère cadet de Pierre Corneille. On est presque effrayé de voir combien d'« arènes », comme on disait alors, parcourut ce prestigieux jongleur de rimes auquel les pères jésuites de Rouen avaient appris l'art d'une redoutable prodigalité. Il a fait de tout et, en particulier de la tragédie. Son *Timocrate*, représenté sur la scène du Marais, eut un prodigieux succès. Le roi, Monsieur et plusieurs princes du sang ne voulurent pas attendre que la tragédie fut jouée à la Cour, et, pendant près de six mois, elle fit tous les soirs salle comble, fait unique au dix-septième siècle. « On ne cessait point, écrit l'abbé Desfontaines, de redemander la pièce aux comédiens : ces messieurs s'en ennuyèrent les premiers ; un acteur s'avança un jour sur le bord du théâtre et dit aux spectateurs : — Messieurs, vous ne vous lassez pas d'entendre *Timocrate* ; pour nous, nous sommes las de le jouer ; nous courons risque d'oublier nos autres pièces ; trouvez bon que nous ne le représentions plus. » Des amis trop empressés conseillèrent au poète d'en rester là, ne pouvant plus rien ajouter à sa gloire.

Thomas s'entêta et fit bien. Nous le voyons s'essayer à la suite de son frère dans la tragédie historique ; il donna aussi des comédies, et en masse, en tas. Installé à Paris avec son frère qui déjà renonçait, M. de Lisle — c'est le nom qu'il avait pris et qu'il garda, louable témoignage de modestie — il fit jouer pêle-mêle une *Laodice* qui réussit, un *Baron d'Alkibrac* dont la renommée fut éclatante, une *Ariane* qui alla aux nues. La *Circé* qu'il présenta après la mort de Molière fit pleuvoir les écus dans la caisse des comédiens. Puis vinrent *Le Comte d'Essex*, *Les Devineresses*, *Les Dames vengées*, pour ne citer que les œuvres marquantes.

De tout cela rien ne reste, absolument rien. La mésaventure n'est pas unique. Subsiste-t-il beaucoup plus du Voltaire théâtral ? La Comédie-Française arbore bien au milieu du foyer la statue d'Arouet, vieilli et grimaçant ; elle se garde bien de ressusciter aucune de ses œuvres. Le répertoire de Voltaire, comme celui de Thomas, porte la peine d'un défaut incurable : il est mal écrit et les gens du vingtième siècle ne se soucient pas d'exhumer ces productions auxquelles manque la grande marque du style. Même mésaventure pour un écrivain bien plus récemment disparu : toutes les œuvres de Victorien Sardou ont la même tare, le manque d'écriture. Les contemporains en avaient pris leur parti ; les gens d'aujourd'hui sont moins faciles à entraîner. Au demeurant *Ariane*, *Zaïre*, *La Tosca*, sont tombées dans le même panier et, d'ici à vingt ans, elles connaîtront le même oubli. On les étudiera encore ; on ne les jouera plus. Voltaire survivra comme polémiste et comme philosophe ; théâtralement il ne sera plus. Rien, absolument rien ne restera de Victorien Sardou. Quant à Thomas Corneille, il est rentré dans le néant.

Mise à l'écart rigoureuse. Injuste ? Oui, sans doute, si l'on considère l'extrême ingéniosité dont ce cadet de Normandie a fait preuve dans tous les domaines, tragédie, comédie d'intrigue, pièce d'actualité, opéra. Non, si l'on admet cette grande vérité que la littérature exige une perfection absolue de facture. On attire le public en lui offrant des plaisirs rapides et succincts ; il les accepte provisoirement, n'ayant aucune force pour réagir sur le moment, mais on ne le garde pas et il cherche bientôt d'autres amuseurs qui le remettent en haleine.

Ne nous apitoyons donc pas sur le sort posthume de Thomas Corneille. Il a été bien rémunéré de son vivant : il a eu les applaudissements des gens qui demandent au théâtre un plaisir peu durable et qu'il a abondamment servis. Puis la mode a changé et le répertoire s'est évanoui. A combien d'autres producteurs en vogue ne pourrait-on pas appliquer la même constatation ! Presque à tous. Mais parmi ces bons ouvriers, périmés, beaucoup méritent de figurer dans les nomenclatures littéraires. Ils ont marqué une date ; puis de nouveaux courants se sont précisés : ils apportaient des œuvres nouvelles dont les neuf dixièmes devaient avoir le même sort. Les écrivains à la mode aujourd'hui n'ont pas à se faire, pour la plupart, de bien grandes illusions. On les écoute, on les applaudit, que restera-t-il de toute leur production, « du spectacle d'hier affiches déchirées » ? La gloire dramatique est enviable mais singulièrement viagère.

CAMILLE LE CENNE.

CHEZ LES SOVIETS

L'Ecole primaire obligatoire

Moscou, 7 septembre. — Les commissariats du Peuple de l'Ukraine et de la Russie viennent d'adopter un projet de loi suivant lequel la fréquentation de l'école primaire est désormais obligatoire. Cette loi ne sera néanmoins appliquée que progressivement, et au début dans les territoires les plus riches : elle ne sera en vigueur sur le territoire entier de la Russie qu'en 1926

A LA MOSQUÉE...

Deux aspects...

UNE REQUETE AU PARLEMENT BRITANNIQUE

La Permission de boire !...

Londres, 7 septembre. — De nombreux clubs anglais désirent avoir la liberté de boire comme avant guerre. Aussi, M. B. T. Hall, secrétaire des Clubs de l'Union, vient-il d'écrire au Premier Ministre dans le but d'obtenir une discussion sur la possibilité d'un amendement à la loi sur les licences, dès que le Parlement sera rentré.

Plusieurs membres du Parlement sont intéressés à l'adoption de cet amendement. Il y a 4.000 clubs comprenant 1.500.000 membres. En ce moment, les clubs peuvent servir à boire seulement pendant 9 heures. Ils doivent cesser à 11 heures du soir. En province même les clubs sont limités à 8 heures et doivent cesser à 10 heures du soir.

VOIR EN QUATRIEME PAGE

LA DERNIERE HEURE

RÉFLEXIONS DU SOIR

Le Péril rouge

Les dirigeants de Moscou se rendent compte, sans doute, qu'il ne leur faut pas perdre de temps pour déclancher la révolution mondiale car, dans toutes les contrées, sous toutes les latitudes, ils font montre, pour l'instant, d'une incroyable activité.

En France, ainsi que nous l'exposions hier, ils s'efforcent d'amener à eux la masse paysanne qui assurerait leur domination sur notre pays. Des orateurs du parti parcourent les campagnes et se font huer copieusement. Il est à peu près certain, avons-nous dit, que ces efforts seront vains et que le marteau symbolisera seul la puissance soviétique. La faucille restera dans la remise aux outils de culture à côté de la pioche, de la charrue et de la faux.

En Angleterre, les communistes s'agitent beaucoup. Ils se sont réunis ces jours derniers dans le quartier londonien de Battersea et ont pris des dispositions pour « une lutte imminente ». Telles sont, en effet, les paroles prononcées par le député communiste Saklatvala. Il a été décidé d'inaugurer une campagne de propagande dans les rangs de l'armée, de la marine et de l'aviation.

« Assurons-nous, sans retard, a dit un orateur, que pas un soldat, pas un aviateur, pas un marin ne lèvera le petit doigt contre ses frères travailleurs lorsque, quand le besoin s'en fera sentir, le gouvernement fera appel à la force armée pour refouler les grévistes à la pointe de la baïonnette. »

Le député déclara, en outre, que l'impérialisme britannique croulera bientôt en poussière et que le jour n'était pas loin où les travailleurs contrôleront le monde entier.

En Italie, l'organisation communiste, nous apprend un journal de Turin, est ouvertement dirigée, comme en France du reste, par l'Ambassade des Soviets qui a été chargée de procurer à la IIIe Internationale de Moscou les adresses des commissariats de police et le nombre des agents, les plans des aérodromes et les effectifs des appareils et des pilotes.

Les cellules et les rayons communistes d'usines, d'ateliers et d'administrations ont reçu l'ordre d'entrer en relations immédiates avec les éléments épars dans les casernes et sur la flotte. Il leur faut organiser des groupes d'attaque, composés de jeunes gens qui doivent comprendre de 2.000 à 2.500 combattants armés de revolvers et largement pourvus de munitions.

Notons que ceci se passe dans le pays qui sut employer la manière forte pour se débarrasser de la main mise communiste.

En Allemagne, le parti, organisé militairement, est subventionné directement par Moscou qui contrôle tous ses organismes. Il en est de même pour la Bulgarie, l'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie où le nombre d'inscrits est plus considérable qu'on ne le suppose.

Pour l'instant, les plus gros efforts de Moscou semblent se porter surtout vers l'Asie, car le plan des soviets est de détruire d'abord l'influence britannique dans les régions qui avoisinent les Indes anglaises dans lesquelles ils se sont déjà introduits — la récente grève des cheminots de Lahore en est une preuve évidente.

C'est aux puissances directement intéressées, la Grande-Bretagne la première à prendre des mesures indispensables pour éviter une catastrophe qu'elles paraissent ne pas prévoir.

ANDRE PAYER.

Après la Conférence des Juristes

La clôture de la Conférence des Juristes donne lieu à de nombreuses explications — pas toujours très exactes et très bienveillantes pour la France — dans la presse anglaise.

Voici un extrait du Daily Telegraph *qui nous paraît absolument impartial :*

« L'impression générale dans les milieux diplomatiques alliés, est que la conférence des experts, a, dans son ensemble, singulièrement servi à éclaircir certains points de vue jusqu'alors restés obscurs. On fait particulièrement ressortir l'attitude courtoise et franche des délégués qui ne s'en départirent pas un seul instant, même lorsque leurs opinions demeuraient inconciliables.

« Un hommage spécial a été rendu par ses collègues à M. Fromageot pour le ton conciliant et la précision avec lesquels il a réussi à définir les traits essentiels de la thèse française.

« J'apprends que l'Italie continuera à observer une attitude réservée et que la présence de M. Mussolini lui-même à la Conférence des ministres des Affaires étrangères, ne signifierait pas nécessairement la participation de l'Italie au pacte.

« D'après les dernières nouvelles diplomatiques reçues de Berlin, le gouvernement du Reich n'a pas encore reçu d'invitation à prendre part à une conférence. On se demande si les renseignements qu'apporte le Dr Gauss à ses chefs leur faciliteront la tâche difficile de se rendre favorable l'opinion publique. Les nationalistes, tant dans les rangs du Cabinet qu'au dehors ne se rendront pas facilement.

« On estime comme très improbable que M. Stresemann soit seul à représenter le Reich à la prochaine conférence dont la date et le lieu de réunion n'ont pas encore été fixés. Des considérations de politique intérieure peuvent rendre nécessaire la présence du chancelier Luther, ainsi que du ministre des Affaires étrangères et il est probable que le parti nationaliste poussera les hauts cris si un membre nationaliste du Cabinet ne les accompagne pas.

En réalité, il est probable qu'à la conférence en question, on s'efforcera de rédiger provisoirement les textes sur lesquels l'accord a été réalisé, mais il est presque certain que la signature du pacte rhénan et de ses annexes serait renvoyée à une conférence plus large, à laquelle seraient invités les représentants de la Pologne et de la Tchécoslovaquie et l' « observateur » américain habituel. Telle est du moins la procédure qu'on considère généralement comme ayant le plus de chances d'être adoptée. »

A LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Le Discours d'Ouverture de M. Painlevé

Genève, 7 septembre. — Ce matin, à onze heures, s'est ouverte la 6e assemblée de la S. D. N. Elle était présidée par M Painlevé, président du Conseil des ministres français, qui a prononcé un discours dont nous extrayons les passages suivants :

C'est à la France qu'incombe aujourd'hui l'honneur sans égal d'ouvrir les grandes assises internationales où se débattent chaque année, depuis 1920, les questions dont dépendent la paix du monde et l'avenir de l'humanité.

Mon devoir, en assumant cette présidence qui, ne devant durer qu'un jour, me laissera un inoubliable souvenir, est d'adresser le salut le plus cordial à tous les éminents représentants des cinquante-quatre nations réunies dans cette salle pour collaborer fidèlement à l'entreprise la plus généreuse qui ait été tentée depuis qu'il y a des hommes.

Si le gouvernement français a voulu que, malgré bien des soucis obsédants, son chef vînt présider votre première séance, ce n'est pas pour apporter à la délégation française un secours dont, vous le savez par expérience, l'ayant vue à l'œuvre, elle n'a nul besoin : en ce jour où revient à la France la mission d'inaugurer vos travaux, c'est pour affirmer solennellement à la face du monde sa déférence pour la Société des Nations et sa foi dans son action bienfaisante et dans son œuvre.

Entre tant de vos travaux, il me faut me borner à signaler brièvement les plus significatifs. Tout d'abord, les améliorations de détail apportées au texte du Pacte, ce Pacte qui est la base fondamentale et inébranlable de votre institution et de la paix mondiale.

Ces perfectionnements minutieusement établis ne modifient aucune des obligations imposées aux membres de la Ligue des Nations, mais ils précisent le règlement judiciaire des conflits internationaux tout en maintenant intégralement les sanctions qui doivent réprimer chaque manquement au Pacte.

Le Pacte n'a point été imposé par une élite clairvoyante et sage à des multitudes enfiévrées de massacres. Il traduit, au contraire, en langage légal la volonté profonde des peuples et avant tout des combattants.

Parce qu'on était descendu dans un abîme d'horreur, personne n'y voulait plus retomber et moins que personne ceux qui en avaient touché le fond. C'est cette aspiration vers une paix fondée sur la justice, vers un monde que la violence ne dominerait plus, qui a dicté le Convenant de la Société des Nations et notamment la partie essentielle qu'en constituent les articles 14, 15 et 16, mais pour adapter efficacement ces articles aux éventualités les plus diverses, pour compléter une rédaction nécessairement réduite aux grandes lignes, pour préciser dans le détail les stipulations générales et pour leur donner toute leur force, opèrent des conventions.

. . . . . .

Le résultat de ces négociations, si elles aboutissent, serait de lier certaines des nations, membres de la Société, par des obligations analogues à celles qu'avait prévues le Protocole. Elles sont inspirées du même esprit, elles n'en diffèrent que par le caractère plus restreint.

Ces ententes régionales partielles sont de diverses sortes, les unes, qui ont pour objet d'assurer le maintien des frontières existantes, n'englobent que les Etats ayant à ce point de vue les mêmes intérêts, elles laissent en dehors les Etats avec lesquels des conflits pourraient être vraisemblables ; d'autres, comme le pacte rhénan projeté, englobent au contraire les Etats entre lesquels pourraient surgir des difficultés.

Le discours du président du Conseil des ministres français, président de la 6e session de la S. D. N., a été acueilli par des applaudissements prolongés. L'assemblée entière se leva et fit une ovation à M. Painlevé.

DISTRACTIONS BRITANNIQUES

UN ORCHESTRE D'AMATEURS SUR LA PLAGE DE BRIGHTON

On a failli se battre entre Pacifistes

Le Congrès de la Paix vient de terminer ses travaux et jamais séance de clôture n'a paru plus houleuse. Les pacifistes, hommes sages et calmes par définition et par principe, ont failli en venir aux mains au sujet d'une motion qui les partageait en deux camps presque égaux.

Ce « casus belli » entre gens animés tous du même esprit de paix consistait en une proposition demandant la suppression universelle et absolue du service militaire obligatoire et contenant une disposition d'après laquelle l'impunité était imposée pour les réfractaires dans les pays où le service obligatoire serait maintenu.

Tapage, vacarme, tempête, tels furent les degrés de la progression des sentiments qui agitèrent les congressistes au moment du vote. Et certains délégués étrangers ne se montrèrent pas les moins animés en faveur de la reconnaissance au droit à la désertion. Et sur plus de 300 votants il n'y eut qu'une faible majorité de 50 voix contre le dispositif révolutionnaire. Et le président, pacifiste convaincu, fut traité de partisan de la guerre.

Au surplus, y a-t-il lieu de s'étonner outre mesure de ces incidents ? Ne sont-ils pas un exemple de plus du « décalage » que la grande guerre nous a laissé en héritage et dont nous avons, à chaque instant, sous les yeux, des preuves, véritable tunique de Nessus dont nous ne parvenons pas à nous débarrasser une bone fois ? — M. PIRNY.

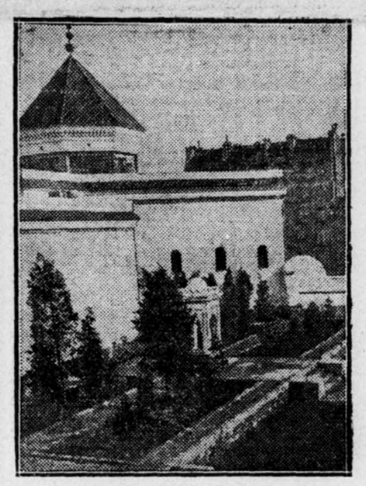
On demande une Médaille pour les Chiens

Tout bien considéré, on ne voit pas pourquoi les chiens ne porteraient pas, eux aussi, un signe de distinction honorifique à leur collier, alors que tant de gens en portent à leur boutonnière.

Il est vrai que celui que l'on réclame pour les quatre pattes parisiens aurait une autre signification. Il servirait tout bonnement à reconnaître ceux pour lesquels la taxe municipale aurait été payée. Les cabots passeraient, aux yeux des inspecteurs du fisc et aussi des promeneurs, pour d'excellents contribuables. On pourrait même inscrire sur la réglementation qui instituerait la médaille en question que les agents de la force publique n'auraient plus le droit de conduire en fourrière tout animal qui en serait porteur. De la sorte, plus de crainte de mise à mort arbitraire ou d'envoi dans un institut de vivisection. Ce serait même peut-être là la garantie que tous les amis des animaux recherchent pour mettre leurs protégés à l'abri du martyre dont ils sont continuellement menacés.

Au surplus, Paris n'en mourrait pas. Dans un grand nombre de villes de province et de l'étranger, le port de la médaille est obligatoire pour les chiens dont les propriétaires ont acquitté la taxe, exactement comme cela se passe pour les plaques de bicyclette. Et comme le recensement des quadrupèdes se fait entre les mois d'octobre et de novembre, le moment paraît bien venu de prendre une décision à cet égard.

...DE PARIS



... des Jardins

UN COSTUME POUR LES MEMBRES DE LA S. D. N.

Voici des Robes de Soie !...

Genève, 7 septembre. — Mr Eric Drummond, secrétaire général de la Société des Nations, vient de recevoir un cadeau fort curieux. D'une grande boîte, il a eu la surprise de retirer douze jolies robes en soie envoyées par un Américain enthousiasmé par les travaux de cette Société. Cet Américain lui a écrit, il y a déjà quelques jours, pour exprimer ses sentiments d'admiration au Conseil de la Société des Nations, ajoutant que « les membres de ce Conseil ne pouvaient pas être habillés comme les autres citoyens ». Ces robes de soie et de velours sont ornées d'une collerette d'hermine. Disons aussi que l'envoi comprenait des chapeaux et des pantalons en peluche. Ces vêtements ont été remis au vestiaire en attendant que l'Américain généreux se fasse connaître.

LE CONFLIT DES BANQUES

La Situation est stationnaire

A la Bourse du Travail

Les employés de banque grévistes se sont réunis, ce matin, à la Bourse du Travail, ceux du Crédit Lyonnais, salle Ferrer, ceux du Comptoir d'Escompte dans les sous-sols.

La situation est la même que samedi et il y a peu d'effritement, malgré une vingtaine de rentrées à la Banque Nationale de Crédit et une dizaine au Crédit Lyonnais.

Au Gymnase Japy

A 10 h. 30, le meeting coutumier a été tenu au Gymnase Japy, sous la présidence de M. Nordey.

Le Comité de grève s'était, entre temps documenté au ministère du Travail où l'on poursuit l'œuvre de conciliation tentée par M. Durafour. Cependant, divers orateurs défilent, tour à tour à la tribune. Ce sont MM. Blanchard, Combe, Champsiaud, Lépine et quelques autres camarades apportant des souscriptions aux grévistes.

La séance est assez houleuse, deux partis divisant les grévistes, les catholiques réprouvant toute action directe préconisée au contraire par ceux qui estiment que des meetings se suffisent pas à amener une solution.

On se plaint également de ce que le Comité central veuille en finir à n'importe quel prix. On sait qu'il sera reçu de nouveau, ce soir, à six heures par M. Durafour, ministre du Travail.

A onze heures et demie, l'assemblée se sépare après avoir adopté l'ordre du jour suivant :

—« Les grévistes de la Banque confiants dans la justice de leur cause et pénétrés de leur force morale, décident de poursuivre la lutte jusqu'au bout ; jurant de rester toujours unis, de continuer le mouvement si des camarades sont frappés, et se séparent aux cris de « Vive la grève ! »

Un Incident regrettable

Signalons, d'autre part, qu'un commissaire de la grève, M. Philippe Sgaramot, qui vendait pour un franc, des cartes de solidarité à une de ses camarades du Comptoir d'Escompte qui lui avait remis 10 francs, a été arrêté et conduit au poste sous l'inculpation de « mendicité » ?

Voici une interprétation quelque peu sévère d'un acte de solidarité et une arrestation arbitraire... Il a d'ailleurs été relaxé après quelques heures. — SAM HARRY.

EN PROVINCE

En Avignon

Une délégation d'employés de banque en grève a été reçue par Mgr Dellobet, coadjuteur de l'Archevêque, qui, après avoir écouté attentivement les explications des grévistes, a tenu à les assurer de son appui moral et, s'il est nécessaire, de son appui matériel.

Le Transfert de la Bibliothèque Rondel

On sait que ce matin a commencé le déménagement de la bibliothèque théâtrale donnée à l'Etat par M. Auguste Rondel et qui est transportée à la Bibliothèque Nationale.

Le ministère de l'Instruction publique communique à ce propos la note suivante :

L'immeuble affecté en 1920 à la collection Rondel était précédemment occupé par la Cour des Comptes. En 1917, il avait été réclamé pour l'installation du sous-secrétariat d'Etat de la Marine marchande. Devant le refus opposé à cette demande, la marine marchande fut installée dans un immeuble de location dont le loyer annuel est maintenant de 170.000 francs (220.000 avec les charges).

Un décret intervint à la date du 3 décembre 1920, autorisant le ministre de l'Instruction publique à accepter la donation Rondel, aux charges des conditions énoncées dans l'acte, c'est-à-dire avec réserve du transfert à la bibliothèque de l'Arsenal, au cas où la Comédie-Française ne pourrait plus conserver cette bibliothèque dans ses dépendances.

Or, l'hôtel Montpensier n'a jamais été, ni en fait ni en droit, une dépendance de la Comédie-Française.

Juridiquement, la décision prise et qui provoque certaines polémiques est donc parfaitement régulière, logique et inattaquable.

LES ASSASSINS DES BERGES

Existe-t-il sous ce nom une terrible Bande de Malfaiteurs criminels ?

Depuis six mois environ, le nombre des cadavres mutilés repêchés en Seine, se monte à huit : cinq hommes et trois femmes. La semaine dernière a battu tous les records : il y eut d'abord le jeune jardinier du pont de Bezons, l'inconnue retirée de l'au au Roule, dans l'Eure, et enfin, avant-hier, la femme repêchée à Boulogne et dont nous avons parlé dans la *Presse* d'hier.

Disons tout d'abord qu'en ce qui concerne cette dernière affaire, M. Barthélemy, commissaire aux délégations judiciaires, a procédé ce matin à diverses investigations en vue d'établir son identité. Mais les recherches entreprises concernant certaines femmes disparues depuis quelques semaines n'ont pas encore abouti.

Cependant, les inspecteurs de la police judiciaire qui centralisent les diverses affaires de cadavres repêchés en Seine ont été amenés à d'intéressantes constatations.

Certes, celles-ci ne peuvent encore être considérées comme des conclusions formelles. Ce ne sont jusqu'ici que des hypothèses, mais elles pourraient se changer demain en certitudes.

Sous les Ponts de Paris

Un nouveau fait est venu apporter un élément intéressant à l'enquête générale actuellement menée. L'autre nuit, vers trois heures, sur le pont Notre-Dame, un ouvrier imprimeur, M. Emile Couraud, âgé de trente-deux ans, domicilié, 10, rue Lagrange, et qui se rendait aux Halles, a été attaqué par derrière, soulevé de terre et « balancé » dans la Seine. Sans l'intervention opportune de deux passants, le malheureux se serait noyé. Les agresseurs avaient pris la fuite. M. Badin, commissaire de police, n'a pu recueillir aucun indice sur ces derniers.

Cette nouvelle affaire est venue se joindre au dossier volumineux concernant ce que l'on peut appeler « les attentats sur les berges ».

On en est donc venu à supposer qu'il existerait un groupement de bandits qui « opéreraient », la nuit, sur les berges de la Seine, particulièrement sous les ponts, organisant de véritables guet-apens, où les victimes récalcitrantes seraient tout simplement « supprimées » à coups de couteau et de revolver et jetées dans le « bouillon »...

Ces bandits s'attaqueraient principalement aux filles qui fréquentent les quais de la Seine, à la nuit tombée, et à leurs imprudents « clients ».

Les investigations en cours apporteront peut-être sur cette bande de troublantes révélations. — PIERRE DEMOURS.

Mort de M. Viviani

M. René Viviani, sénateur de la Creuse, ancien président du Conseil des Ministres, est mort ce matin dans une maison de santé de Clamart. Son état de santé donnait, depuis longtemps, de sérieuses inquiétudes à son entourage.

Originaire d'Algérie, il avait été élu pour la première fois, en 1893, député de la première circonscription du 5e arrondissement de Paris et s'était fait rapidement une place enviable au Palais-Bourbon. Successivement ministre du Travail dans le ministère Clemenceau en 1907, dans le ministère Briand en 1909, il était président du Conseil des Ministres en 1914, lors de la déclaration de guerre. On connaît sa belle attitude à cette époque, lorsqu'il réalisa l'union sacrée.

C'était l'un des orateurs les plus brillants de notre époque.

La Guerre du Riff

Tanger, 7 septembre. — Les Riffains ont déclanché une attaque sur deux fronts.

Quelques heures avant que les troupes espagnoles débarquent à Sidi-Driss, en vue d'une attaque sur Adjir, l'avant-poste de Beni-Karrich, protégeant Tétouan, a été attaqué par des forces importantes de Riffains et de Djebalas. Les pertes espagnoles seraient sérieuses.

Dans le secteur ouest du front français, Issoual est assiégé et de nombreuses attaques riffaines sont signalées dan tout ce secteur.

Un Prince d'Angleterre au Japon

Tokio, 7 septembre. — La visite du prince George d'Angleterre à Yokohama est attendue pour demain mardi. Le prince sera l'hôte de l'ambassadeur d'Angleterre. Les villes de Tokio et de Yokohama font de grands préparatifs pour recevoir le prince.

La Boxe à Bord d'un Paquebot

Londres, 7 septembre. — M. Georges Mason, professeur de gymnastique à bord du *Berengeria*, de la Cunard Line, eut l'idée, pendant une traversée de New-York à Londres, de monter des matches de boxe entre femmes. Ce projet fut si bien accueilli que de très nombreuses passagères se firent inscrire et, tous les jours, des combats furent organisés à la satisfaction générale.

Les Aviateurs disparus

Fréjus-Aviation, 7 septembre. — Les recherches ont continué toute la nuit et sont poursuivies avec tous les moyens disponibles. Aucune nouvelle n'est parvenue à 3 heures de l'après-midi.

***

Nous avons rencontré, cet après-midi, Helen, célèbre aviateur, qui nous a dit :

« Priol a pu être forcé d'amerrir par grosse mer, mais pour moi, Laporte, déporté par le vent, a dû atterrir. Je dis atterrir, plus ou moins bien, en plein Cap Corse. C'est de ce côté que doivent s'orienter les recherches. »

A l'Aéro Club, aucune nouvelle de Laporte et de Priol.

LA LIVRE ET LE DOLLAR ont coté aujourd'hui à Paris

	Livre	Dollar
A 9 h. 30	103 45	21 33
Ouverture	103 44	21 33
Plus haut	103 45	21 33
Plus bas	103 42	21 32
Clôture	103 43	21 33

ECHOS

LA QUOTIDIENNE

*Quel détestable méfait vient de commettre notre confrère Léon Treich ! Il publie, dans la collection d'ana qu'il a fondé, un volume sur l'*Esprit de Sacha Guitry *— ce dont il mérite d'être loué, car ce recueil abonde en délicieuses anecdotes et il est parci de mots charmants. Mais, dans une notice biographique de M. Sacha Guitry, ne s'avise-t-il pas de rappeler, et de rappeler avec insistance, que celui-ci fut, dans sa jeunesse, le modèle des cancres ; il fut même, dans la catégorie des cancres, une espèce de phénomène, tel que, peut-être, on n'en vit jamais de semblable sur les bancs des écoles, pensions et lycées. Et Léon Treich met une complaisance si manifeste à narrer les épisodes, qu'il trouve évidemment fort plaisantes, dont le futur auteur dramatique fut le héros, au temps où il était censé faire ses études, qu'il paraît proposer tant d'indiscipline et tant d'insouciance à l'admiration de ses lecteurs !*

A seize ans, dit-il, Sacha Guitry était en sixième ! A seize ans ! Et il y était depuis sa dixième année ! Il avait fait déjà, quinze pensions, collèges ou lycées : il avait été à Janson-de-Sailly; aux Dominicains d'Arcueil; chez M. Cordouelle, à Passy; chez M. Pirax, aux Batignolles; il avait été à Aix-les-Bains; il avait été à Chambéry; il avait été à l'Institut Chevalier; il avait été... Et, chaque fois, il avait été mis à la porte !...

*Charmant, en vérité, et édifiant, comme vous voyez ! Et Léon Treich ne se contente pas d'énumérer brièvement les nombreux établissements dans lesquels fut admis M. Sacha Guitry, qui en fut, chaque fois, renvoyé ; il narre par le menu les aventures, escapades, bons tours, esclandres que combina M. Sacha Guitry et qui, régulièrement, eurent son éviction pour conséquence ! Léon Treich prend un plaisir pervers à citer les explications et réponses de M. Sacha Guitry à ses professeurs et à ses parents; elles sont d'un excellent fantaisiste, mais d'un pitoyable élève, et si je reproche amicalement à Léon Treich de les reproduire avec cette complaisance, c'est parce qu'il va fournir, à tous les cancres qui liront ce recueil, l'*Esprit de Sacha Guitry, *un argument qu'ils jugeront péremptoire, pour excuser et justifier leur fainéantise : ils ne sauraient manquer d'invoquer l'exemple de M. Sacha Guitry et de le produire comme objections à tous les reproches qui leur seront adressés !*

Il leur suffira de rappeler que M. Sacha Guitry — qui, à seize ans, était encore en sixième et ne savait même pas tracer un triangle au tableau noir — faisait, l'année suivante, jouer sa première pièce, qui avait du succès, et donnait, deux ans plus tard Nono, qui fit courir tout Paris aux Mathurins ; il leur suffira de proclamer que la représentation de chaque œuvre nouvelle de M. Sacha Guitry est un événement, et que cet écrivain est mis au premier rang des auteurs dramatiques de son temps. Et quelle réponse pourra-t-on faire à tous les cancres qui trouveront désormais la glorification de leur indiscipline et de leur paresse dans les arguments que leur fournit généreusement Léon Treich, avec l'exemple de M. Sacha Guitry ! — PAUL MATHIEX.

XOX

Paris confine à la jungle et attend son Kipling. Après le léopard du Bois de Boulogne, le flamand rose de l'île Saint-Louis, le renard de l'Opéra, un vautour établit son aire sur les toits de la place Clichy. Les agents le contemplaient, le bâton blanc levé, arrêtant involontairement la circulation ; les chauffeurs de taxis, les yeux en l'air, respectaient les piétons et, certes, les receveurs du Métropolitain regrettaient leur fonction souterraine. Tandis que des poursuivants s'efforçaient à joindre ce visiteur inattendu même durant l'époque touristique, une midinette fredonnait parmi les badauds cette chanson, gloire des cafés chantants de la Porte-Saint-Martin, dans laquelle « une grande aigle » rend un enfant à sa mère.

ooo

Les vieux chauffeurs de taxis sont, en général, d'anciens cochers, venus à Paris il y a quelque trente-cinq ou quarante ans, et qui n'ont pas encore perdu l'accent de Savoie ou d'Auvergne. Les jeunes ne sont ni Savoyards ni Auvergnats. Une minorité, sans doute, est française. Mais la plupart des « moins de trente ans » de la corporation viennent de l'étranger.

Le kiosque à journaux de la porte Champerret, dont les chauffeurs sont les meilleurs clients, vend peut-être plus de journaux russes que de journaux de courses.

ooo

Un de nos confrères allemands est allé poser cette question au directeur du restaurant du Reichstag :

— Comment mange-t-on en Allemagne ?

Ce spécialiste n'y est pas allé par quatre chemins, et il a déclaré :

— En Allemagne, nous mangeons très mal et nous ne savons pas manger. Nous ne recherchons pas la qualité, mais la quantité. Actuellement, on absorbe presque exclusivement dans nos restaurants des fricassées, de l'anguille, de la salade de céleri et des saucisses par monceaux... Il faudrait rééduquer notre goût.

Et cet Allemand conscient a conclu, un peu naïvement :

— Je crois que ce sera difficile !

Nous le croyons aussi...

ooo

Les voyages forment la jeunesse.

Surtout les voyages en autobus. Aux heures creuses, les voitures de certaines lignes passent presque vides. Des familles entières, qui sont souvent des familles nombreuses, s'y installent pour visiter la capitale à l'anglaise. Le guide ou, si l'on veut, le speaker, est l'oncle de Paris, l'oncle qui, depuis trente ans, tient aux Batignolles ou à Montrouge une petite boutique de vins et charbons, et qui ne sort jamais d'un quartier où il fait figure de notable commerçant.

Noblesse oblige. Il est l'oncle de Paris. C'est sur lui que l'on compte pour désigner les monuments devant lesquels passe l'autobus. S'il hésitait, ne fût-ce qu'une fois, c'en serait fait de son prestige. Il n'hésite pas.

Il montre le Panthéon, au fond de l'Esplanade des Invalides. Le Palais-Bourbon devient la Bourse. Du ministère de la Marine, il fait délibérément le Sénat. Quant à la Madeleine, il ne sait trop quel nom il va lui donner. Heureusement, le receveur annonce : « Madeleine, fin de section ».

Et l'oncle de Paris pousse un soupir de soulagement.

ooo

Les journaux portugais annoncent que plusieurs inspecteurs et agents de la police parisienne viennent d'arriver à Lisbonne, chargés d'une mission importante. Ils ont demandé que la police portugaise se joigne à leurs efforts. Il s'agit de suivre la piste de dangereux agitateurs communistes, envoyés du gouvernement de Moscou, qui ont eu, ces jours-ci, à Lisbonne, avec des communistes militants de France et de Portugal de nombreux conciliabules. Un de ces envoyés a habité quelque temps un des grands hôtels de Lisbonne, où il se faisait passer pour un officier français en congé. On est aussi à la recherche de trois Allemands, affiliés au communisme qui, après avoir séjourné deux jours à Lisbonne, ont disparu.

ooo

Un restaurant, qui se targue de « restaurant » des vieilles traditions vinicoles et gastronomiques de France, met sur sa carte cette formule un peu dédaigneuse :

Mélanges anglais ou américains
dits cocktails

Pourquoi ne pas avoir employé pour ce dernier mot l'orthographe résolument française proposée par Marcel Boulenger : coquetels ?

Puisque les Américains n'en boivent plus là-bas, légalement écrivons en français le nom d'une boisson que nos amis d'outre-Atlantique n'ont plus le droit d'absorber qu'en France.

Le Flâneur et le Claneur.

AU CONGRES SPIRITE INTERNATIONAL

Une Conférence de Sir Arthur Conan Doyle

Ainsi que nous l'avions annoncé, l'illustre auteur de *Scherlock Holmes* — qui, sans délaisser, bien au contraire, sa belle besogne littéraire, est devenu un fervent adepte des sciences psychiques — a fait hier à la Salle des Sociétés Savantes, une conférence qui marquera dans l'histoire du spiritisme.

Avec une ferveur et une simplicité qui rendait plus touchantes encore la difficulté qu'il avait de s'exprimer dans une langue qui n'est pas la sienne, Sir Arthur Conan Doyle expliqua les phases de son évolution spiritualiste.

Parti du matérialisme le plus absolu, il croit maintenant en la survie et, pour affirmer sa thèse, il fit projeter sur un écran quelques-unes des photographies transcendantales de sa collection vraiment remarquable.

Malheureusement l'inexpérience des opérateurs sans doute, ou un défaut de lumière ne permirent pas d'admirer comme il convenait ces preuves incontestables — une plaque photographique est une garantie — de la vérité psychique.

L'émotion fut générale lorsque l'illustre écrivain s'écria au passage d'un cliché : moins.

— Voici mon fils ! Vous ne supposez pas que j'ai triché !!...

La conférence prit fin vers 11 heures 1/2 au milieu des ovations interminables des assistants, au nombre de deux mille au moins.

Les trois mille personnes qui, bien que munies de cartes n'avaient pu entrer, reconduisirent respectueusement jusqu'à sa voiture Conan Doyle qui parut véritablement très touché de l'accueil qui lui fut fait.

***

Ce matin, à la Maison des Spirites, rue Copernic, les rapports classés par la commission de lecture ont été répartis entre les six commissions d'études dont le travail se poursuivra durant toute l'après-midi.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste.

LA CHASSE AUX NOUVELLES

Exploits et Ruses de Reporters

VII

Sur les Ressorts du Fiacre

En mai 1902, une grosse affaire accapara les colonnes des journaux. La fameuse Thérèse Humbert, femme escroc d'envergure, et sa famille mobilisèrent les reporters. Ce fut, durant plusieurs semaines, la chasse éperdue aux nouvelles, et les exigences d'une enquête ardue lançaient les informateurs sur les pistes les plus mouvementées.

Les investigations étaient d'autant plus difficiles que la police s'ingéniait à dépister les journalistes, curieux par profession, dans la crainte de gêner certaines hautes personnalités qui avaient fréquenté les luxueux salons de l'héritière des Crawford... Dame ! qui aurait pu se douter !

Un soir, un de nos meilleurs confrères, Olivier Pain, alors jeune reporter, se trouvant aux aguets à la Préfecture de Police fut intrigué par les allées et venues de certains fonctionnaires du Quai des Orfèvres. Il eut l'idée de surveiller, « en douce », les agissements d'un des deux commissaires particulièrement chargés de l'affaire, M. Berthelot, magistrat aimable, au demeurant. Il l'aborda même :

— Du nouveau ? lui demanda-t-il.

Le commissaire joua l'indifférence et, en souriant :

— Mais non, rien, je vous assure... Je vais rentrer chez moi...

Le reporter feignit de s'être laissé convaincre, mais l'intuition — qui joue un si grand rôle dans le métier — le maintint sur place, toujours à l'affût.

Les heures passaient. La nuit arriva. Il était onze heures. Soudain, le journaliste, qui se disposait à aller se coucher, aperçut un fiacre — car il n'y avait pas encore de taxis à cette époque — qui vint stopper devant le Quai des Orfèvres. Il était vide. Qui venait-il prendre ? Le reporter se dissimula de son mieux dans l'obscurité et attendit. L'arrivée de ce véhicule, à pareille heure, lui semblait excessivement suspecte.

Bientôt, il vit M. Berthelot sortir de la Préfecture, accompagné de son secrétaire et de deux agents. Tous quatre s'engouffrèrent dans la voiture qui stationnait, et « hue, cocotte ! »

Que faire ? Aucun autre fiacre dans les parages. Suivre à pied ? Le bruit de sa course sur le pavé aurait tôt décelé sa présence.

Les audacieux ont des décisions promptes, et généralement bonnes. Le fiacre s'ébranlait... D'un bond, Olivier Pain sauta sur l'arrière de la voiture — exercice bien connu des gamins parisiens — et accompagna ainsi les policiers où ils allaient, c'est-à-dire avenue des Ternes.

Là, le magistrat et ses subordonnés descendirent et pénétrèrent dans un immeuble dont ils s'étaient fait ouvrir rapidement la porte. Le journaliste quitta alors son siège peu commode, et attendit le retour des policiers en arpentant le trottoir de long en large. L'attente fut longue. Minuit avait sonné depuis longtemps.

Enfin M. Berthelot, le secrétaire et les deux agents ressortirent. Mais une cinquième personne les suivait... de force. C'était un certain agent d'affaires, nommé Lanoix, qui avait été étroitement mêlé aux extraordinaires combinaisons financières de Thérèse Humbert.

C'est alors que l'indiscret folliculaire surgit de l'ombre.

M. Berthelot, à cette apparition imprévue, eut un haut-le-corps :

— Comment, vous, ici ?... s'exclama-t-il en reconnaissant le reporter. Mais qui a pu vous dire ?... Par où êtes-vous venu ?...

L'autre ne se désempara pas :

— Par le même chemin et par la même voiture que vous, monsieur le commissaire, dit-il, en montrant les ressorts arrière du fiacre.

Le commissaire était bon enfant. Il ne se fâcha pas.

— Vous m'avez eu, avoua-t-il. Je ne vous en veux pas... Mais, vous savez, je ne vous ramène pas. C'est « complet » ! fit-il en désignant le fiacre où avaient déjà pris place les policiers et l'inculpé.

Ce fut sa seule vengeance.

Qu'important ! Le reporter fut seul à annoncer cette arrestation, et elle fit quelque bruit le lendemain.

(*A suivre.*) **André Charpentier.**

DÉPÊCHES DE L'ÉTRANGER

Le Congrès général des Trade-Unions

Londres, 7 septembre. — M. J. H. Thomas, ancien ministre dans le cabinet Mac Donald, a prononcé hier après-midi un important discours à Scarborough, au Congrès des Trade Unions. Il a déclaré entre autres :

« Il faut que les Trade Unions se convainquent une fois pour toutes qu'aucune fraction de la nation n'a le droit de favoriser son propre intérêt au détriment de l'intérêt national. La mine aux mineurs, les chemins de fer aux cheminots, est une erreur formidable. Les mines et les chemins de fer sont des services publics qui doivent fonctionner dans l'intérêt de tous.

« Quant au chômage, les conservateurs n'ont rien fait pour y remédier et on ne peut songer à l'avenir sans de grandes appréhensions. Le chômage, en réalité, n'est pas national, mais international. Ce problème peut être résolu seulement par une étroite collaboration entre toutes les nations commerçantes. »

Arrestation d'une centaine de Communistes polonais

Varsovie, 7 septembre. — La police polonaise a procédé à l'arrestation d'une centaine de communistes, dans le but d'empêcher une manifestation qui devait avoir lieu prochainement, sur l'ordre de Moscou.

La Profanation des Lieux saints

Londres, 7 septembre. — La légation persane publie un communiqué officiel dans lequel il est dit qu'en dépit des promesses faites par Ibn Saud au gouvernement persan, les Lieux Saints ont été attaqués. Le communiqué dit aussi que non seulement la tombe du Prophète, qui se trouve située à Médina, a été bombardée, mais aussi celle de sa femme et celle de son oncle.

Cette nouvelle a produit une telle impression en Perse que le Parlement s'est ajourné en signe de deuil, et toutes les maisons de commerce ont suspendu leurs affaires durant toute la journée de samedi. Le peuple envahit les mosquées et prie pour protéger les Lieux Saints contre la profanation commise par les Wahabites, contre laquelle il proteste.

La Politique intérieure allemande

Berlin, 7 septembre. — Devant les délégués du centre badois, à Offenbach, le Dr Wirth a défini les motifs qui l'ont déterminé à quitter la fraction du centre du Reichstag. L'ex-chancelier a déclaré ne pas pouvoir approuver la politique extérieure du gouvernement du Reich, surtout dans la question de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, dans laquelle le chancelier Luther, a-t-il ajouté, subit entièrement l'influence des nationalistes.

Le Dr Wirth ne peut non plus accepter la nouvelle législation douanière, qui, sans profit aucun pour la nation, ne servira, dit-il, qu'à enrichir les junkers et la schwerindustrie. Il estime que la République est en danger et voit dans l'ordonnance du président Hindenburg, tendant à ressusciter le port de l'uniforme, un grand pas vers la restauration de la monarchie.

L'orateur, qui voit nettement le péril à droite, estime que la République ne peut être sauvée que par le recours à la coalition de Weimar, seule capable de déjouer les conjurations permanentes des monarchistes contre la démocratie allemande.

Le Dr Marx prit ensuite la parole pour justifier des atatques du Dr Wirth, la politique suivie par la fraction centriste du Reichstag.

A son avis, la République ne court pas le moindre danger, elle est, au contraire, consolidée par l'élection du maréchal Hindenburg, qui restera fidèle au serment qu'il a prêté devant le Reichstag à la constitution de Weimar. L'arrivée au pouvoir du maréchal ne saurait compromettre la politique extérieure du Reich ; d'ailleurs les alliés en ont pris leur parti.

L'Amortissement des Dettes à l'Amérique

Washington, 7 septembre. — On dit dans les milieux autorisés qu'après les négociations qui ont lieu actuellement entre l'Amérique et la Tchécoslovaquie pour le remboursement des dettes de guerre, la Yougoslavie et la Roumanie enverront une commission financière à Washington. On sait que la dette de la Yougoslavie s'élève à 64 millions de dollars et celle de la Roumanie à 44 millions.

Vers une Crise ministérielle en Egypte

Le Caire, 7 septembre. — A la suite de la démission du ministre de la Justice, le parti libéral constitutionnel égyptien se réunira mardi prochain pour décider si les ministres de l'Agriculture et des Lieux Saints doivent rester au sein du cabinet.

Dans le cas où ces deux ministres démissionneraient à leur tour, il est à peu près certain que le ministre de l'Intérieur, bien que n'appartenant pas au parti libéral, suivrait leur exemple.

Pour la Protection du Courrier Beyrouth-Bagdad

Londres, 7 septembre. — On mande de Bagdad : Le courrier de Beyrouth à Bagdad a été détourné par Jydda, Jérusalem et Amman, en raison des nombreux attentats qui ont été commis dans le but de l'intercepter dans le désert de Syrie.

L'Arrivée du Prince de Galles à Santiago

Santiago, 7 septembre. — On annonce l'arrivée du prince de Galles à Santiago. Il a été acclamé chaleureusement par la foule massée sur les quais.

Le bi-Centenaire de l'Académie des Sciences de Russie

Leningrad, 7 septembre. — Aujourd'hui a été tenue une séance solennelle de l'Académie des Sciences à l'occasion du deux centième anniversaire de cette compagnie. Cent cinquante savants étrangers et de nombreux savants russes y assistaient ainsi que les représentants des puissances étrangères.

Le gouvernement soviétique était représenté par MM. Kalinine, Lounatcharsky et Litvinoff.

Après l'*Internationale*, l'orchestre a exécuté l'ouverture solennelle de *Glazounoff*, dirigé par l'auteur.

Le président de l'Académie, M. Karpinsky a prononcé une courte allocution.

Théâtre, Music-Hall, Cinéma

COURRIER DES SPECTACLES

Les premières Représentations sans Répétitions générales

Je vois annoncer de temps en temps — et encore cette semaine — la première représentation d'une œuvre inédite sans qu'il soit donné de répétition générale. Il est souvent gardé, dans ce cas, des places pour les membres de la presse théâtrale. Quelquefois non.

Je ne crois pas que cette coutume puisse se généraliser. La répétition générale demeurant absolument nécessaire ; mais, par exemple, la vraie répétition générale, réservée aux seuls ayants droit, telle enfin que nous finirons par la voir un jour ou l'autre, pour le plus grand bénéfice de tous les intéressés : directeurs, auteurs et artistes.

Quant à la première représentation sans répétition de travail préalable, elle peut certes être conservée, mais en tenant compte, cependant des services de presse indispensables.

— HENRI KLOTZ.

CE SOIR

A l'Opéra, à 8 h. 30, *Thaïs* (Mmes M. Bertnon, L. Barthé, Lalande ; MM. Lanteri, G. Dubois, Bordon. Danse : Mlles de Craponne, Rousseau, Morenté).

A la Comédie-Française, à 8 h. 15, *le Bourgeois gentilhomme* (MM. G. Berr, Dehelly, Dessonnes, Brunot, L. Bernard, D. d'Inès, Lafon, Drain ; Mmes G. Robinne, A. de Chauveron, Bretty, Nizan).

A l'Opéra-Comique, à 8 h., *Carmen* (Mlles L. Estève, Epicaste, M. Paiva ; MM. Oger, Bourdin)

LE CARNET DU CRITIQUE

La générale de ce soir :

Au Moulin-Bleu, à 18 heures, répétition générale à bureaux fermés de *L'Ecole des Caresses*, opérette gaie en trois actes de M. Smirn, couplets de M. Armory, musique de M. R. Ascione.

La reprise :

Au Nouvel-Ambigu, à 8 h. 45, première représentation à bureaux ouverts, de *La Glu*, drame en 5 actes et 6 tableaux de M. Jean Richepin. MM. les critiques et les courriéristes seront reçus au contrôle sur la présentation de leur carte.

DANS LES THÉATRES

OPERA. — Ce soir, *Thaïs*, pour la rentrée de Mlle Mireille Berthon.

Jeudi dernier, le jeu émouvant et caractéristique de M. Huberty, chantant pour la première fois le rôle de *Boris Godounov*, fut très applaudi par le public.

COMEDIE-FRANÇAISE. — Mlle Ventura fera sa rentrée demain mardi dans *Amoureuse*.

— Pour ses premiers débuts, Mlle Tania Fédor jouera également mardi, le rôle de la princesse dans *Il était une bergère*.

— Madeleine Roch jouera pour la première fois le rôle d'Emilie dans *Cinna*, le dimanche 20 septembre, en matinée.

ODEON. — L'Odéon inscrira prochainement à son répertoire *l'Homme qui assassina*, de M. Pierre Frondaie, d'après le roman de M. Claude Farrère.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Ce soir et demain mardi, deux dernières de *Madame Sans-Gêne*. Mercredi 9 septembre, à 8 h. 30, *Zaza*, pièce en cinq actes de Pierre Berton et Charles Simon, avec Mlle Polaire, Jean Coquelin et Jacques Grétillat. Matinées, jeudi, samedi et dimanche.

A L'APOLLO. — Dans *Bouche à Bouche*, il y aura des divertissements pour lequels M. Earl Leslie, le danseur bien connu, qui est chargé de les régler, est allé choisir à Londres des « dancing girls » réputées.

THEATRE EDOUARD-VII. — La réouverture aura lieu vendredi prochain 11 septembre, avec une reprise de *Nono*, comédie en trois actes de Sacha Guitry, pour la rentrée de M. Sacha Guitry et de Mme Yvonne Printemps.

THEATRE DES CAPUCINES. — Après-demain mercredi, réouverture avec la triomphale comédie musicale : *Quand on est trois*, et tous ses incomparables créateurs : Mlles Edmée Favart, Christiane Dor, Marthe Derminy, MM. Jean Perier et Louvigny, etc. Location ouverte.

LES DEUX-ANES. — M. Roger Ferréol fait répéter la revue du Théâtre des Deux-Anes, qui doit passer vers le 25 septembre. Il compte également inaugurer à la fin du mois son « Théâtre de Dix Heures », qui occupe le local de l'ancienne Chaumière, local entièrement transformé, et qui est devenu une salle de deux cent cinquante places.

DANS LES MUSIC-HALLS

CASINO DE PARIS
« PARIS EN FETE »
Parisys — Mitty et Tillio
Les 16 Lawrence Tiller' Girls

FOLIES-BERGERE. — Rien ne surpasse en gaîté, beauté, splendeur, la super-revue de M. Louis Lemarchand : « Un Soir de Folie ».

AMBASSADEURS. — Les Ambassadeurs ont effectué hier soir leur clôture annuelle.

NOUVEAU-CIRQUE, 251, rue Saint-Honoré. — Ce soir, Anderet et Beby, les super-clowns. Vingt attractions inédites.

CIRQUE D'HIVER. — Tous les soirs, programme unique dans une salle unique : les éléphants musiciens de M. Rossi, les 35 chevaux de Caroli, 15 attractions sensationnelles et les Fratellini. — Location de 10 à 18 h. Rép. 12-25.

ON DEMANDE jolies femmes modèles et grands mannequins. Se présenter au Casino de Paris, mercredi, de 4 h. à 6 heures.

DANS LES CINEMAS

MADELEINE-CINEMA. — *LA RANÇON.*

PROGRAMME DE CE SOIR
lundi 7 septembre

Opéra (8 h. 30). Thaïs.
Comédie Française (8 h. 15), Le Bourgeois gentilhomme. La Nuit de Mai.
Opéra-Comique (8 h.), Carmen.
Odéon. Clôture annuelle.
Gaîté-Lyrique (8 h. 30). Mam'zelle Nitouche.
Sarah-Bernhardt (8 h. 30). Mon Curé chez les riches.
Porte-Saint-Martin (8 h. 45), Madame Sans-Gêne.
Variétés. Clôture annuelle.
Théâtre de Paris, (8 h. 30), La Vérité toute nue.
Nouvel-Ambigu (8 h. 30). La Glu.
Gymnase (8 h. 45). Le Fauteuil 47.
Théâtre Antoine, (8 h. 45). La Dame de chez Maxim's
Apollo (8 h. 30). La Veuve joyeuse.
Athénée (8 h. 30). Les Nouveaux Messieurs.
Châtelet (8 h. 30). Malikoko, roi nègre.
Palais-Royal (8 h. 45), Le Monsieur de cinq heures.
Bouffes-Parisiens (8 h. 45). P. L. M.
Capucines. Clôture annuelle.
Renaissance (8 h. 45). La Concierge revient de suite
Com. Caumartin, (9 h.), Un déjeuner de soleil.
Théâtre Michel, Clôture annuelle.
Daunou (8 h. 45). Elle ou moi.
Neuvelettes (8 h. 30). Pas sur la bouche.
Th. de l'Avenue. Clôture annuelle.
Com. des Ch.-Elys. (9 h.). Knock ; La Scintillante.
Studio Champs Elysées : Relâche.
Théâtre Madeleine, Clôture annuelle.
Mathurins : Clôture annuelle.
La Potinière, Clôture annuelle
Trianon-Lyrique (8 h. 30), Rêve de valse.
Th. des Arts : Clôture annuelle.
Comœdia (9 h.). Une belle gosse (Palau).
Folies-Bergère, Un soir de folie(Super-Revue)
Casino de Paris, Paris en fête
Ch.-Elys. Music-Hall (8.30), Du sang sur l'hermine.
Alhambra, Relâche.
Mayol (8 h. 30). La revue « Très Excitante ».
Palace, la Revue «Vive la femme»(Raquel Meller).
Empire, (8 h. 30). Séverin ; 20 attractions
Moulin-Rouge! (8 h. 30). Mieux que nue (Revue).
Olympia (8 h. 30). Music-hall. Attractions
Ambassadeurs (Ch.-Elysées) (8 h. 30). Sans Chemise
Gaîté-Rochechouart (8 h. 45). Tous en gaîté !
Bobino (20, r. Gaîté).Chang. de spect. les sam. et dim.
Deux-Anes, Les Anes décoratifs
Cirque de Paris (8 h 30). Matinée jeudi et dimanche
Nouveau-Cirque : Super-programme
Cirque d'Hiver (8 30), Les Fratellini. Mat. j., s. dim.
Bullier (8h 30). Bal mardi, jeudi, sam. et dimanche
Chaumont-Palace-Bal, sam., dim., m. et fêtes à 8 h.
Gaumont Palace, La Rançon (Al. Terry).
Artistic, Le Tourbillon des Ames.
Camée (32, b d Italiens), Son œuvre(Norma Talmadge)
Romano (14, r Caumartin). Danse du diner à minuit

Lire demain ;
PISTES ET PLATEAUX

Bâton Cadum pour la Barbe 1 fr.

A DEAUVILLE

Voici la fin du programme du Casino de Deauville pour le mois courant. L'abondance des matières ne nous avait pas permis de le donner complètement dans le numéro d'hier :

Jeudi 17, à 20 h. 30 : « Les Saltimbanques » : Mmes Destanges, Arnold, Rouffe ; MM. Friant, Hiernaux, Du Pond, Chancel, Borel, Villars, Ratioux, Darvez. — « Ballet des Nations » : Mlle Leibowitz; M. Troyanoff; Mlles Dormel, Mignon, Marinette, Dariani. Chef d'orchestre: M. Ellis.

Pour finir la saison. — Le 18 : « Après l'Amour » ; le 19 : « La Rencontre » (Alexandre et Robinne) ; le 20 : « La Rafale » (Colonna Romano) ; le 22 : « Le monde où l'on s'ennuie » (H. Duflos) ; le 23 : « La Sonnette d'Alarme » ; le 24 : « L'Ecole des Cocottes » ; le 26 : « L'Heure du Berger » ; le 27 : « Ruy Blas » (Bell-A. Lambert).

Rhum St-James

FEUILLETON DE *LA PRESSE*
du 8 septembre 1925

L'Enfant du Passé

ROMAN INÉDIT

par Georges SPITZMULLER

PREMIERE PARTIE

Le Poids de la Faute

IX

Amour et fange...

— Peut-être !... confessa Lucie avec trouble... Mais c'est que je n'avais jamais eu aucune affection dans ma vie... et je sentais en moi un grand besoin de tendresse...

« J'avais envie d'être choyée, caressée ! Moi-même j'éprouvais le désir d'aimer quelqu'un, d'épancher tous les sentiments affectueux que je portais en moi...

« Ma mère ne répondait nullement à ces désirs...

Le conseiller eut peine à contenir l'émotion qui l'étreignit en entendant ces phrases désespérées sortir de la bouche de la jeune fille

Ainsi, cette pauvre enfant avait en elle, toute jeune, des trésors d'affection, et c'est sur un être infâme et vil qu'elle les avait reportés, parce que personne ne s'était trouvé auprès d'elle pour les recevoir !...

Elle avait un cœur pur et tendre, dont les aspirations auraient pu faire le bonheur d'un homme digne d'elle et son propre bonheur !

Auprès d'un père et d'une mère méritante, elle aurait donc été une fille aimante !...

Maindré regarda son ami et devina quelles affres il supportait en ce moment.

Il se dit que le châtiment commençait déjà pour le père coupable et en éprouva quelque pitié.

Mais il fallait poursuivre l'interrogatoire.

Il demanda à Lucie :

— Donc, votre amant vous déçut vite ?...

— Hélas !

— Comment avez-vous su ce qu'il était en réalité ?...

— Oh ! ce fut terrible !... répondit Lucie. Il s'était décidé à louer une chambre dans un hôtel meublé de la rue de Lourmel...

« Il avait quitté sa mère, me disait-il, pour se consacrer tout entier à moi...

« Je lui en fus très reconnaissante et j'allai souvent chez lui, m'occupant de son linge, de ses vêtements, lui rendant tous les petits services qu'une ménagère peut rendre à un homme...

« Un soir, je rangeai des objets de toilette et ouvris une malle placée dans un coin de la pièce...

« Louis lisait un journal près de la fenêtre.

« Lorsqu'il me vit porter la main sur cette malle, il se leva subitement, et d'un bond, fut sur moi...

« — Ne touche jamais à cela !... s'écria-t-il.

« Et, dans son regard, je vis passer une telle menace que je fus effrayée...

« En riant, pourtant, je lui demandai si cette malle renfermait des secrets d'Etat?

« Il me répondit que cela n'était pas mon affaire et qu'il me défendait formellement de l'ouvrir.

« Cette attitude et cette interdiction me surprirent et m'inquiétèrent.... Une vive curiosité s'empara de moi et je pensai très souvent à cet incident.

« Si bien qu'un jour, profitant de ce que Louis n'était pas dans sa chambre, j'allai vers la malle et essayai de l'ouvrir.

« Elle était fermée à clef...

« Mais les charnières étaient cassées et il me fut facile de soulever le couvercle et de le déplacer.

« Je vis des vêtements, des boîtes, des livres et des papiers..., le tout pêle-mêle, sans ordre.

« J'attirai à moi une liasse de feuillets couverts d'écriture.

« Et je me mis à lire...

— Vous ne craigniez pas d'être surprise par lui ?

— Non... Je savais que j'avais près d'une heure devant moi... D'ailleurs, je parcourais très vite les papiers... Et je voulais savoir, à tout prix, car je me doutais de choses graves

— Ces papiers ?

— C'étaient des lettres.

— Quelles lettres ?

— Il y en avait de toutes provenances... des lettres de femmes, d'amis, de parents.

« Et, soudain, je reçus un choc au cœur.

« Dans une de ces missives, un ami lui disait de ne pas se faire de mauvais sang... que huit mois sont bien vite passés... qu'à sa sortie de prison Louis retrouverait son existence agréable de jadis, ses copains, des maîtresses, ses plaisirs...

« Ce fut un coup affreux pour moi !... un coup terrible !

« Apprendre de la sorte que cet homme avait été emprisonné !... J'étais si loin de supposer...

— Et vous n'avez pas pu en savoir davantage ? connaître le motif de cette incarcération ?

— Si !... grâce à d'autres lettres, je compris à peu près la vérité...

« Louis avait volé et il avait été condamné à huit mois de prison par indulgence et parce que son rôle n'était pas tout à fait prouvé... Et on avait eu quelque égard pour son jeune âge...

« Il venait de purger sa peine précisément pendant les mois que nous avions vécu sans nous revoir.

« Il avait dû voler peu après notre départ de la rue de la Clef, et c'est sans doute ce qui explique que je n'avais plus rien su de lui.

A peine libéré, il s'était mis en quête de moi, me retrouva... Et voilà !...

— Lui avez-vous parlé de votre découverte ?

— Pas tout de suite... J'avais trop peur de sa colère.

« Mais, quelques jours après, je lui demandai ce qu'il avait fait pendant plus d'un an de notre séparation.

« Il bredouilla.. se troubla... me donna des explications contradictoires... si bien que je le lui fis remarquer, et il s'emporta violemment.

« J'arrêtai la discussion pour cette fois... J'étais fixée !...

« Mais il dut se douter que je savais quelque chose, car il parut plus libre avec moi désormais.

« Il me parlait de camarades à lui qui vivaient de vols, de cambriolages et « se la coulaient douce »...

« Je feignis d'être surprise de lui voir de telles fréquentations...

« Mais il me répondit que, dans son métier, on est obligé de connaître des gens de toute sorte...

« Pour amener ses confidences, je me montrai hypocrite et me contraignis à ne pas m'effaroucher de ses histoires. Même, je le poussai à me les raconter... Je le questionnai...

« Un jour, il me dit, tout en riant aux éclats :

« — Eh ! eh !... cela paraît t'intéresser, la môme ?

« Je répondis que oui, et il me semblait satisfait.

« Il se relâcha encore, me parla de « coups » préparés, de gains merveilleux à réaliser sans aucun risque...

« Bref, je sus l'amener à tout me confier de sa vie passée, et de son existence actuelle...

« C'était un voleur, rien que cela !...

« Il ne vivait que du produit de cambriolages et d'effractions.. coups toujours commis la nuit.

— Et, malgré cela, vous êtes restée sa maîtresse.

— Ah ! Je ne sais pas ! Il m'avait menacée de mort si je parlais, ou, même si je le quittais !...

« Et puis, depuis que je savais tout de lui, il était redevenu gentil comme autrefois...

« En outre, je ne travaillais plus depuis longtemps... Ma mère était irrémédiablement sous l'empire de l'alcoolisme... Tout cela me donnait des idées de résignation à mon sort, quel qu'il fût...

« Sans cet homme, je me demandais ce que je serais devenue !... J'avais peur de me retrouver seule aux prises avec l'affreuse misère que j'avais connue... Je craignais même de tomber plus bas encore !...

X

La voix douloureuse

Béraud essuya fébrilement son front où perlaient de grosses gouttes de sueur.

Ce récit le crucifiait !...

— Si bien, fit Maindré, que vous avez fini par accepter les suggestions de votre amant ?

— Oui !... murmura-t-elle, écrasée de honte

— Comment cela arriva-t-il ?

(*A suivre.*)